



Anna Rozen

MÉFIE - TOI
DES FRUITS

Le Dilettante

Anna Rozen

Méfie-toi des fruits

le dilettante

19, rue Racine

Paris 6^e

Couverture : Anne-Marie Adda

© le dilettante, 2002.

ISBN 978-2-84263-438-4

– Jouir, je m'en fous, je fais ça quand je veux avec une paire de doigts.

– Ça ne t'embête pas si on continue quand même?

– Non, non... j'aime ce que tu fais... j'aime être avec toi.

– Et moi, je peux jouir?

– Oui, non... Tu veux pas t'allonger et que je te regarde?

– Comme ça?

– Je ne sais jamais si je dois regarder ta bite ou ta tête.

– La queue, c'est mieux.

– Tu dis ça par pudeur, mais on commence à se connaître, quand même.

– Je peux jouir sur toi?

– Si tu veux, mais pas dans l'œil, ça pique.

Il a les jambes repliées en losange, il se branle finement, il crache dans sa main, il recommence.

Elle regarde comme on boit. Elle est assise face à lui, elle frotte lentement son sexe trempé, affolé, sur les couilles durcies, plissées si dru qu'elles ne font plus qu'une, comme un gésier fermé, ou une figue un peu brune. Qu'est-ce qui lui donne le plus chaud? Le contact de la peau friselée qui se prépare, ou la vue de la main longue qui accomplit sur l'objet animé des mouvements qu'elle n'arrive jamais à reproduire, petites saccades, grands encouragements, rien n'accroche, c'est fluide comme une confiance.

Qu'est-ce qui passera dans ses yeux au moment brutal?

Encore une fois, elle ne saura pas, elle n'a pas pu décrocher les siens de la main qui referme la toute petite fente, fatiguée d'avoir vomi son lac de perle fondue.

Un peu de blanc sur l'épaule et le ventre, il s'essuie, regarde l'heure, s'habille et s'en va.

F., appelons-le François.
Pourquoi François?

Est-ce que c'est comme ça que je veux qu'il soit ?

Emblématiquement masculin, avec un peu la vertu d'un prénom de livre de lecture : « Martine et François »... Un, deux, trois, ils iront au bois, ce qu'ils cueilleront, on ne sait pas, on leur souhaite les meilleures cerises.

Ça n'est pas pour rien si Françoise Martin est, statistiquement, la Française moyenne. Alors François, garçon absolu et pourquoi pas étalon ? Non, j'ai dit François parce que j'ai rendez-vous avec un François demain. Rien à voir avec rien, un rendez-vous sans les mains. Est-ce que ce serait honnête d'utiliser son nom pour le coller sur un autre ?

Je ne peux pas mettre de nom sur la tête d'un personnage qui n'en a même pas.

Je mens, il en a une, que je lui prête en attendant, mais ce visage d'emprunt n'est peut-être pas définitif, aucune raison donc que je m'embourbe en lui donnant le nom qui va vraiment avec.

Surtout, ne trahir personne.

Mais j'ai besoin du nom.

Pourquoi pas « Sky » ? comme disait Maurice Sailland qui avait des lettres anciennes. Ce

brillant gastronome qui, entre autres talents, a partagé un appartement amical avec Paul-Jean Toulet, mon idole. Il a cherché son pseudonyme à voix haute avec une envie de consonance russe et un gramme de latin : « pourquoi pas sky ? Cur-non-sky ». L'aventure me ravit, elle ne sera jamais assez racontée, il me semble. Voilà exactement ce que j'appelle avoir de l'esprit, précisément le type d'esprit que j'envie.

Le nom, donc.

J'aurais pu me contenter de Lui et Elle, mais je n'ai pas l'intention de leur broder des serviettes-éponges avec les gants assortis, lavande pour Lui, dragée pour Elle.

Je ne veux pas non plus poser à l'Universel, mes deux tourtereaux ne sont ni typiques, ni modèles et je ne voudrais pas mettre du pseudo-mystère où il n'y en a pas l'ombre de la queue d'un. Je cherche donc un prénom qui n'appartienne à personne, personne surtout que je connaisse...

Maurice ! Un délice à prononcer : écraser fort le MAU et tirer longuement sur le RICE. Si on le fait vraiment bien, devant un miroir, on a presque la tête de Fernandel, et quelle excellente gymnastique pour les muscles faciaux.

Il faut quand même que je l'aime un peu, mon héros. Sur le papier il ne sera qu'un nom, il faut que j'aime son nom.

Mais je reviens à lui, à celui qui est parti.

D'ailleurs, j'ai menti, ce n'est pas lui qui part, c'est elle, toujours. Elle le laisse dormir, essayer de dormir. C'est une de ses qualités à lui, il y en a que l'exercice de sexe assomme, lui, pas du tout. Mais il ne veut pas qu'elle dorme dans son lit.

Son lit n'est pas fait pour dormir et c'est pourquoi il souffre d'insomnie. C'est un lit pour lire, écrire, dessiner, téléphoner, visionner, dîner, baiser... J'en oublie. Ça n'est pas un lit, c'est un navire qui n'accoste jamais. Comme était mon lit d'enfant malade, douillet nauséeux, plein de crayons de couleur, de livres, de miettes, de fièvre et de maux de tête.

Donc, c'est elle qui s'habille, alors qu'elle n'en a pas envie – avec lui elle se sent si belle – elle qui s'attarde torse nu, qui donne d'autres caresses, qui pense avec regret qu'un homme doué pour la frénésie ne peut pas savoir aussi goûter les joies régressives de la marée basse. Main sur son dos, bouche dans sa nuque, elle

croit vraiment qu'elle pourrait l'endormir s'il la laissait rester. Mais elle sait qu'il faut partir.

Elle part, c'est elle qui part, pas lui.

Son désir à lui est plus fragile, son plaisir à elle en dépend. Alors elle fait, en toute logique, le plus possible ce qu'il voudra, de manière à le garder dans le plus bel état. Elle a tout à gagner à la soumission sexuelle. Soumission pas comme dans S.M., plutôt comme danse de salon : c'est lui qui mène.

Mais quand décidément c'est fini (est-ce que ça finit vraiment, elle a parfois du mal à le croire tant il en faut peu pour que ça redémarre) quand il a sommeil, en tous cas, elle s'en va.

Pas de nom, non plus, elle !

Saskia ?

Parce que c'est joli, inhabituel (mais on n'est jamais à l'abri d'une épidémie), parce que c'est le nom d'une belle théâtraine dont les phrases m'avaient plu (je me souviens du nom, pas des phrases). Sur elle c'était beau, mais, sur la page, Saskia se pose un peu trop là. Prétentieuse ! Comment voulez-vous qu'une Saskia ne refuse pas qu'on lui éjacule au cou !

Elle dit que ça pique les yeux, mais c'est pour masquer sa dignité inquiète et déplacée. Elle voudrait comprendre ce que signifie, pour lui, de se répandre sur son visage à elle. Est-ce que c'est « je te souille », ou un hommage – humeur précieuse sur matière précieuse – ou alors juste pour voir le regard qu'elle aura et le sursaut qu'elle ne pourra pas réprimer ? Ou pour fixer l'image de son visage, la faire coïncider visuellement avec la sensation de jouissance ? Est-ce que sa dignité à lui est bafouée quand il a la bouche collée à un de ses orifices à elle, et le nez dans un autre ?

Donc, elle s'en va.

Elle est dans un taxi. On n'a pas besoin de nom dans un taxi, une adresse suffit.

La chauffeuse demande : « Vous commencez ou vous finissez ? »

Il est quatre heures du matin. Elle sourit, elle répond : « Fini, je vais me coucher, là. »

Alors la dame au volant : « C'est bien, vous avez l'air en pleine forme. »

Elle sait que ça la rend belle. Quelquefois, avant de partir, elle dit : « Je suis toujours jolie quand je sors d'ici. »

Une fois seulement, il a répliqué galam-

ment : « Tu n'es pas mal non plus quand tu arrives. »

Mais ce n'est pas de la galanterie qu'elle attend de lui.

Elle aimerait savoir ce qu'elle attend de lui, elle l'attend, lui, dès qu'elle le quitte.

Dans le taxi, elle essaie de ne pas se laisser gagner par le « déjà fini »...

« L'amour physique est sans issue » merci, et l'autre, à quoi mène-t-il ? C'est intelligent, les phrases définitives, mais ça ne colle pas sur les moments. Dans sa vie, il n'y a que des moments. Une issue ! Mais pourquoi voudrait-on en sortir, alors qu'on est si bien dedans ? C'était BON, ça n'a pas de but, pas de nom, pas de prix, pas de temps, toujours ça de pris – vulgairement.

Elle peut se demander si c'était mieux que la fois d'avant, s'il y en aura une autre, s'émerveiller qu'une chose pareille puisse exister, se souvenir qu'il est impossible de jamais retrouver la sensation, et qu'au moment vivant, même en se cramponnant, on sait qu'on ne pourra pas la garder. Pas de flacon pour cette ivresse, jamais.

Elle va se coucher avec son visage plus joli. Pas besoin de nom dans son lit.

Pendant qu'elle dort – comme une bûche, une pierre, un bébé, elle a eu ce qu'elle voulait – je vais lui chercher un prénom dans l'annuaire.

Prime, Rachel, Rosario... Nous voilà bien... Zivota, Hélène, Philogène... Je ne fais pas exprès, je n'invente rien... Du meilleur et du pire, rien entre les deux, rien de vraisemblable... Dernier essai... Angèle, Annick, Cécile! L'annuaire ne sert pas, sinon à tout embrouiller. Ces filles ne me sont rien, celle qui dort est MON héroïne, comment combler le gouffre des unes à l'autre?

Elle, évidemment, pourrait être moi. Simplifiant, je l'appellerais « je », on repartirait de là. Je pourrais même l'appeler « je » et qu'elle ne soit pas moi, tout le monde fait ça. Mais resterait le problème de celui qui doit dormir aussi – non, il est insomniaque, on a dit – celui qui se tourne et se retourne dans son lit, sans elle qui est le plus petit de ses soucis. S'il pensait plus à elle, et moins à lui, il guérirait certaines de ses maladies.

Je m'avance, je pense comme elle, sentimentale et naïve.

Bien sûr, elle a envie de le sauver. Elle le connaît à peine, elle s' imagine qu'elle l'aime,

elle a toujours rêvé d'être une fée. Certain(e)s de ses ami(e)s lui assurent qu'elle l'est – par gentillesse. Ils savent le plaisir que ça lui fait – ou alors ils sont fourbes – par reconnaissance ou par intérêt. Ils, elles, lui disent qu'elle porte chance, qu'elle leur fait du bien. Elle les écoute, elle les appelle, elle leur masse le dos, elle n'oublie jamais d'envoyer une carte pour leur anniversaire. Elle entretient des correspondances. Chaque semaine elle écrit à un Louis qu'elle n'a jamais rencontré. Il a commencé, elle continue. Elle fait la fée, ça lui plaît. En rentrant chez elle, elle dépose parfois l'éventuel compliment du jour dans une boîte exprès pour («tu es une fille fascinante», par exemple, obtenu au bout de trois ans de collègue, six mois de confidences et deux heures de déjeuner, un vrai résultat, bon pour la boîte).

Et quelquefois, elle les relit (oh là là, trois, déjà!). Quand elle est vraiment triste ou tout à fait lucide, elle se dit qu'il serait plus intelligent – meilleur – de se faire plutôt du bien à elle-même, directement. Vite dit, parce que si elle y réfléchit, qu'est-ce qui lui fait du bien, à elle?

À part l'approbation, les attentions, les attouchements, les provisions...

Son bien lui vient des autres et comme elle n'est pas sûre d'avoir droit à quoi que ce soit, elle envoie des signaux, elle sème pour récolter un peu. S'aime ?

Sème, ensemence, appâte. À quatre pattes, de préférence.

Mais avec lui, celui qui ne dort toujours pas, ou jamais assez, il ne s'agit pas de récolter quoi que ce soit, pas de l'amour en tous cas.

Il lui a dit un jour : « Ce que je ressens pour toi, c'est le contraire de l'amour. » Puis il a énuméré : « On a des conversations intéressantes ; on baise exceptionnellement bien, d'accord ; il y a entre nous une sorte de courtoisie, on pourrait dire qu'on s'entend bien. »

Finalement, elle a trouvé que ce n'était pas vilain pour le contraire d'une déclaration.

Elle, elle ! Il faut absolument que je lui donne un nom, ce *elle* me fatigue, comme d'être un peu malade et de traîner toute la journée en pyjama. Un goût fadasse dans la bouche, soupe sans sel et aspirine, une envie de rien qui pèse comme une valise sans roulettes, qu'on promène du lit au canapé et du canapé à la bouilloire.

En attendant, je ne me coltine pas mes personnages et je passe pour une affreuse lâche. Ou peut-être suis-je seulement maniaque?

Sincèrement, je trouve effarante la charge de sens que donne tout de suite un prénom : un bouquin qui commence par « Bernard était mal en point » est forcément très différent de celui qui démarre sur « Pour Elijah, ça n'allait pas ».

Je m'inquiète, mais j'ai du temps : ils ne se verront pas cette semaine. Elle a pris froid. À force de se promener sans nom, sans doute. Quant à lui, il est dans une de ces mauvaises phases où il ne veut voir personne. Pas même elle, qui pourrait assez mal prendre ce fait d'être jetée dans le même sac que tout le monde, si elle ne fonctionnait pas de la même façon : quand elle ne va pas, elle aussi se terre.

Des noms d'animaux pour mes agneaux?

La loutre et l'écureuil? Sinon, j'ai de jolis noms de singes, ça plaît beaucoup, on les a bien vendus cette saison : ouistiti, sapajou, maki makoko? Mais ainsi baptisés, il ne leur resterait plus que la liberté de se pendre par la queue à un arbre, ou de trier de la salade en

vitrine avec un air pensif et quelques doigts de l'autre main dans le nez.

L'originalité à tout prix tue aussi, plus sûrement que Christian ou Jean-Claude.

Et voilà, je viens de lancer une bombe !

Cette phrase banale en apparence contient un cataclysme.

Ces deux noms côte à côte, qui s'aimaient et ne peuvent plus se parler, disent une histoire que je n'ai pas le droit de raconter, parce qu'elle ne m'appartient pas, et pas assez ancienne pour n'être plus douloureuse.

Voilà pourquoi les noms sont difficiles à manipuler, ils recèlent des matières explosives, des angles contondants. En fait ils ne demandent qu'à vous péter à la gueule.

Dix personnes autour de moi auront eu mal au ventre en lisant « Jean-Claude et Christian », les autres ne se seront aperçues de rien.

Faudra-t-il que je choisisse entre impraticable et dangereux ?

Entre désuet et ridicule ? Entre ramenard et fastidieux ?

Rien ne m'y oblige dans l'immédiat, puisqu'il ne l'appelle pas.

Et quand on ne l'appelle pas, elle ne vient pas. Une des choses qu'elle préfère dans cette

histoire, c'est justement cette sensation de « pas de choix ». Comme le désir est fort, inutile de réfléchir, ou de soupeser, elle va où il demande. S'il appelle, elle ira, c'est aussi simple que ça.

Mais il ne la demande pas. Au début, elle ne lui en laissait pas le temps, maintenant, elle croit comprendre, elle attend. Jamais assez près de lui, elle a appris l'économie de marché, elle sait qu'il faut être un peu rare pour paraître précieuse. Alors elle essaie, mais c'est difficile. Peut-être ne se sent-elle pas assez précieuse pour savoir se faire rare ?

Et le nom, alors, de celle qui sait si mal attendre ? De celle qui fait semblant de ne rien attendre, de celle qui pense à lui tout le temps alors que ça n'est rien, tout sauf une pensée, un ressassement, à peine une idée de lui ou un mot qu'il a dit, et qu'elle promène avec elle absolument partout comme une promesse ou une angoisse, comme un bonbon longtemps sucé, même pas fourré.

Ma pauvre grippée attend, fait passer le temps, refoule sa colère. Non seulement elle ne sait pas attendre, mais elle ne le supporte pas. Elle ne croit pas aux rattrapages, ce qu'elle n'a

pas tout de suite, elle ne l'aura plus jamais. Parce que, évidemment, la même chose plus tard, le même rendez-vous repoussé, ça n'est plus le même rendez-vous, c'est fini, c'est manqué.

Lui ne se rend pas compte, son temps n'est pas le même, pas tendu comme un fil de téléphérique entre deux collisions sexuelles.

Sexuelles ou sentimentales? Y a-t-il une différence?

Du désaccord de leur temps elle ne conclut rien de bon, mais n'apprend pas la patience.

Impatiente? Un joli prénom de fleur peut-être? Mais personne ne tient avec un nom transparent. Personne ne veut vivre avec un nom d'ustensile. Elle se débat justement avec la question de savoir s'il vaut mieux être utile ou agréable. A priori, agréable lui paraissait meilleur et comme elle ne pensait pas l'être naturellement, elle avait pris le parti de «jouer les utilités» jusqu'à ce que ça lui colle à la peau, à ne plus savoir démêler s'il lui était plus agréable d'être agréable ou plus indispensable d'être utile, et lequel servait de béquille à l'autre.

Question de dignité. Mais pourquoi de la dignité dans une histoire qui ne laisse pas même place à la réflexion? Le désir puissant, l'indiscutable, annihile heureusement toute notion de dignité, qu'est-ce qu'elle ferait là, cette maniérée, au milieu d'un assaut de chairs rayonnantes où même les mots sont déplacés?

Quand lui appelle, quand il appelait, il ne disait pas plus son nom à lui que celui d'elle : « C'est moi » seulement.

Un « c'est moi » qui la rendait molle, qu'elle comprenait comme la revendication de sa place incontestable dans sa vie à elle. Son « c'est moi » lui disait « il n'y a que moi, je suis le seul » comme la face avouable d'un « tu es à moi, je ne veux que toi » qu'il ne dirait pas, qu'il ne se laisserait jamais dire.

Elle commence toujours par : « Je ne te dérange pas ? » Dans son élan, dans son aveuglement, elle s'étonne qu'il puisse parfois n'avoir rien de mieux à faire que lui parler, la voir, l'inviter. Avec « je ne te dérange pas ? » elle se pince, elle se blesse, elle se diminue, elle se signale à elle-même l'état d'intimidation, d'incertitude, d'infériorité où cette histoire, où cet homme, la tiennent.